

leader who, unlike Sulla, had “learned his ABCs” materialized in the 1950s, and radical reconfigurations of education in the 1960s and 1970s virtually excised Julius Caesar from the American body politic. In both temporal and cultural terms, we are very far indeed from 1778, when a command performance of Joseph Addison’s *Cato* could stoke the enthusiasm of George Washington’s soldiers. Jonathan S. PERRY

Nicola ZWINGMANN, *Antiker Tourismus in Kleinasien und auf den vorgelagerten Inseln. Selbstvergewisserung in der Fremde*. Bonn, Habelt, 2012. 1 vol. 16,5 x 22,5 cm, XIV-497 p., 55 fig. (ANTIQUITAS, REIHE 1, 59). Prix : 95 €. ISBN 978-3-7749-3811-3.

Cet ouvrage est une version révisée de la thèse que Nicola Zwingmann a présentée en 2008/2009 à l’université Eberhard-Karls de Tübingen. Le livre constitue une synthèse importante sur le tourisme antique en Asie Mineure et dans les îles proches, un travail qui, comme le souligne son auteur, n’avait été entrepris, jusqu’alors, que de manière incomplète ou, du moins, secondaire. Ainsi Nicola Zwingmann rappelle-t-elle les pages de Ludwig Friedländer, Jean-Marie André et Marie-Françoise Baslez ou, plus récemment, George Williamson, pages qui avaient le mérite d’exister mais avaient toutes en commun d’être des sections de livres aux thèmes plus généraux. *Antiker Tourismus in Kleinasien und auf den vorgelagerten Inseln* est donc la première monographie à s’intéresser exclusivement à ce sujet. D’autres régions touristiques du monde antique n’étaient pourtant pas en reste. Ainsi, l’Égypte gréco-romaine avait déjà fait l’objet d’une étude importante de Victoria A. Foertmeyer en 1989. Qui plus est, les thèmes du tourisme antique en général et, à plus forte raison, du voyage dans l’Antiquité, ont évidemment déjà bénéficié de différentes (sinon nombreuses) études sous forme de monographies. Le programme de l’étude est annoncé de manière claire par une table des matières qui n’en est pas moins détaillée, un avantage non négligeable pour qui souhaite s’informer sur certains aspects en particulier. Après quelques remarques générales sur l’historiographie et sur la notion et les cadres du voyage dans l’Antiquité, différents lieux emblématiques du tourisme de l’époque sont étudiés comme autant de “case studies”. Ils sont répartis en quatre grandes sections : les cités qui incarnent des grands événements du passé (Troie, Rhodes et Pergame), les sanctuaires ou « musées de l’Antiquité » (Éphèse, Cos et Cnide), l’héritage matériel non grec (de l’Âge du Bronze comme de l’Âge du Fer, ainsi les monuments lyciens, phrygiens, lydiens, cariens et perses) et, enfin, les éléments naturels du paysage (essentiellement les grottes). Dans les deux premières sections, le développement suit un schéma récurrent mais qui fait aussi preuve de souplesse lorsque cela s’avère nécessaire. On trouve ainsi presque systématiquement une contextualisation historique et géographique, une synthèse sur les sources disponibles, une description des attractions touristiques de l’endroit, une sous-section sur les infrastructures liées à l’activité touristique (guides, souvenirs, hébergement, prostitution, préservation des monuments, etc.) et une conclusion sous forme d’analyse visant à comprendre l’importance du lieu comme destination touristique. Ce caractère systématique du traitement des lieux (et des données en général) fait potentiellement du livre un véritable outil de travail. S’il fallait n’en retenir qu’un,

l'apport le plus considérable de cet ouvrage serait sans doute celui des conclusions sur l'aspect identitaire inhérent à toute visite touristique dans l'Antiquité classique. Il apparaît en effet que le visiteur ne souhaitait pas tellement découvrir l'Autre, comme nous prétendons vouloir le faire aujourd'hui lorsque nous visitons un lieu étranger. Au contraire, dit N. Zwingmann, il désirait avant tout conforter sa propre identité, aussi loin fût-il de chez lui. On peut cependant se demander si ce n'est pas, au fond, un processus similaire qui sous-tend notre propre étonnement devant l'inconnu ou le différent. La surprise ne peut en effet naître que si son objet est perçu en référence à soi-même. Que l'étranger fasse autrement, et nous comparerons sa façon de faire avec la nôtre. Qu'il fasse comme nous, et nous nous interrogerons sur les raisons de cette similitude. Dans les deux cas, l'étalon de la comparaison n'est jamais autre chose que sa propre identité. La différence se trouve en fait au niveau des motifs du voyage. Alors que nous voyageons souvent (peut-être la plupart du temps) sans autre objectif que de visiter des lieux inconnus, c'était très rarement le cas dans l'Antiquité. Il s'agissait avant tout de déplacements officiels, de voyages d'affaires ou de pèlerinages durant lesquels on se permettait, si l'occasion se présentait, un petit détour pour admirer l'une ou l'autre curiosité (p. 23-24). Le tourisme dans l'Antiquité était donc bien différent de celui que nous pratiquons aujourd'hui. Peut-on d'ailleurs appliquer la notion même de tourisme à l'Antiquité ? C'est la question que se pose N. Zwingmann, qui rappelle à ce titre qu'aucun terme latin ou grec ne correspond au mot « tourisme ». Néanmoins, l'auteur pense qu'il est légitime d'utiliser le terme « tourisme » pour parler du phénomène antique, et ce pour deux raisons. D'abord parce que parler de voyages « culturels » ou « éducatifs » (« Kultur- oder Bildungsreisen »), par exemple, pourrait laisser croire que c'étaient là les seuls buts de tels voyages, or ce n'était pas le cas. Ensuite parce qu'il y a dans le terme « tourisme » une connotation par rapport aux infrastructures touristiques, lesquelles sont incontournables pour N. Zwingmann (p. 15). La question de la préservation du patrimoine historique des cités et sanctuaires présente un même danger d'anachronisme, un écueil qu'évite heureusement N. Zwingmann qui cite, dans ses deux pages de synthèse sur ce sujet (p. 383-384), le travail d'Ulf Buchert (*Denkmalpflege im antiken Griechenland*, 2000), seule monographie récente, hélas, sur le sujet de la conservation du patrimoine en Grèce antique. Les inscriptions de sanctuaires comme Delphes ou Délos ont encore beaucoup à nous apprendre sur ce phénomène qui n'a pas encore reçu l'attention qu'il mérite. En attendant, les apports des cas qu'étudie Zwingmann, en particulier celui de Troie (où les sources sont les plus abondantes), sont loin d'être négligeables. Certes, on pourra regretter que l'auteur traite sous un même intitulé des aspects aussi variés de la préservation (« Denkmalpflege ») que la conservation de ruines ou la construction de nouveaux bâtiments (à Troie, p. 101-102), mais c'est aussi une manière d'en rappeler le dénominateur commun : le rapport à la mémoire. Peut-être eût-il été judicieux de distinguer l'entretien de la restauration, par exemple. Les exemples cités par N. Zwingmann, tout anecdotiques qu'ils puissent parfois paraître (p. 383), montrent en tout cas que les Grecs de l'Antiquité n'attendaient pas nécessairement qu'une œuvre ou un bâtiment soit dans un état de délabrement avancé pour se préoccuper de son état, comme cela a pu être parfois suggéré. Est-ce à dire que la préservation des monuments historiques dans l'Antiquité n'était pas si différente de ce qu'elle est aujourd'hui ? Sans répondre

directement à la question, N. Zwingmann cite Dieter Hertel, qui soulignait déjà que les motifs de préservation variaient au gré d'intérêts changeants et qu'en tout cas, il ne serait jamais venu à l'esprit des Grecs ou des Romains de préserver un monument ancien « um ihrer selbst ». Or cela n'a pas changé, constate N. Zwingmann : la préservation n'est, encore aujourd'hui, jamais une fin en soi (p. 103). La protection d'un monument ancien est toujours guidée par une idéologie ou, du moins, un intérêt particulier, qu'il soit conscient ou non. Tout l'enjeu est évidemment de comprendre quel est cet intérêt, et c'est ce que fait remarquablement N. Zwingmann, qui ne se contente pas d'énumérer des « attractions touristiques » (« Sehenswürdigkeiten ») mais cherche aussi à savoir pourquoi et dans quelle mesure elles étaient perçues comme telles. Cela fait de son livre un ouvrage important, indispensable même pour qui souhaite étudier le tourisme (et le voyage en général) dans l'Antiquité, l'identité grecque (ou gréco-romaine) dans son rapport à l'autre ou encore la question de la mémoire au travers des monuments qui l'incarnent.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Andreas MEHL, Alexander V. MAKHLAYUK & Oleg GABELKO (Ed.), *Ruthenia Classica Aetatis Novae. A Collection of Works by Russian Scholars in Ancient Greek and Roman History*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 235 p., 3 fig. Prix : 46 €. ISBN 978-3-515-10344-1.

Pendant une grande partie du XX^e s., les historiens occidentaux snobent la littérature scientifique soviétique sous le prétexte qu'elle est biaisée par le recours à l'idéologie marxiste. Mais la vraie raison de cet ostracisme se trouve plutôt dans le fait que ces historiens, dans leur grande majorité, *Rossica non leguntur*. Car cette littérature russe ne mérite pas un rejet général. Plusieurs œuvres en ont d'ailleurs été traduites, le plus souvent en allemand. De nos jours, l'idéologie marxiste n'influence plus guère la littérature russe, mais l'ignorance de la langue continue à tenir les savants russes en marge du monde scientifique. Ce recueil d'articles d'historiens russes de l'Antiquité traduits en anglais comble bien partiellement le fossé que l'ignorance de la langue maintient intact. Un chapitre introductif d'A. V. Makhlayuk et O. L. Gabelko plante le décor. Les deux auteurs présentent les lignes directrices qui ont conduits les historiens de l'Antiquité et les philologues classiques russes du milieu du XVIII^e s. à nos jours. Jusqu'à la Révolution de 1917, l'histoire ancienne et la philologie classique tiennent un rang comparable à celui atteint par les savants occidentaux. Pour illustrer le fait, il suffit de citer un nom, celui de M. Rostovtzeff. Les débuts de l'ère soviétique sont catastrophiques pour l'histoire ancienne et la philologie classique considérées comme des disciplines « bourgeoises ». Elles disparaissent des cursus universitaires. Nombre d'historiens de l'Antiquité adoptent la méthodologie marxiste de travail et l'histoire ancienne est embarquée dans le combat idéologique contre la science bourgeoise. Au milieu des années 1950, une certaine libéralisation du régime soviétique permet à l'histoire ancienne et à la philologie classique de retrouver des bases plus scientifiques. Les travaux relatifs à l'esclavage antique attirent plus particulièrement l'attention des savants occidentaux et les meilleurs sont traduits dans des langues européennes. Les auteurs de l'article relèvent un point faible dans l'organisation de la recherche soviétique : la séparation de l'érudition entre l'Université et